

Parmi les parutions récentes de symphonies de **Mahler**, bon nombre consistent en des captations de concerts, parmi lesquelles quatre rééditions.

Un peu dans l'ombre de son frère Iván, **Adám Fischer** n'en est pas moins lui aussi un mahlérien convaincu, au point d'avoir créé un Festival Mahler à Kassel, où il était alors *Generalmusikdirektor*, un siècle après le compositeur, qui occupa ces fonctions entre 1883 et 1885, au moment où il commença à écrire sa *Première Symphonie*: l'œuvre était précisément au programme, le 8 juillet 1989, du deuxième des trois concerts de la première édition de cette manifestation, qui, sur un rythme biennal, n'alla pas au-delà de 1995.

L'interprétation du chef hongrois, qui dirige une formation *ad hoc* de musiciens d'orchestres des deux Allemagne, d'Autriche, de Hongrie et des Pays-Bas, ne manque ni de saveur ni de générosité mais souffre de limites instrumentales et de l'acoustique de hall de gare

de la salle municipale de Kassel (SACD *Ars Produktion* ARS 38 259).

Dans cette même *Première*, la version de **Mariss Jansons** avec son Orchestre symphonique de la Radio bavaroise, enregistrée les 1er et 2 mars 2007, n'était jusqu'alors accessible qu'au travers d'une biographie audio du compositeur et c'est donc la première fois qu'elle est publiée séparément. Comme toujours, la réalisation du chef letton et de ses musiciens est superbe, mais on pourra regretter un manque de caractère et une tendance assez marquée à faire joli et à se concentrer sur de petits effets agogiques (ralentissements ou accélérations) un peu complaisants (*BR-Klassik* 900179).

On le retrouve dans une *Troisième* d'août 2001 (mais éditée seulement en 2019), son dernier enregistrement avec l'Orchestre philharmonique d'Oslo, dont il fut le directeur musical de 1979 à 2002. Les qualités coutumières de Jansons, dont la direction ferme se refuse ici toute facilité, sont au rendez-vous: soin apporté à la réalisation, respect de la partition, maîtrise des équilibres instrumentaux. Toutefois, malgré ses encouragements de la voix nettement perceptibles, l'ensemble demeure très mesuré, trop sage et dépourvu d'aspérités. Cela dit, côté vocal, la mezzo Randi Stene se montre tout à fait convaincante, de même que le Chœur philharmonique d'Oslo et la Maîtrise de la Radio norvégienne (album de deux disques *Simax Classics* PSC1272).

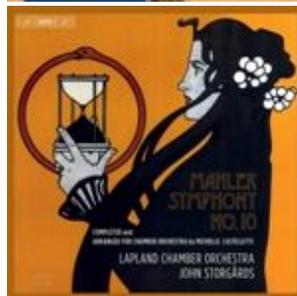
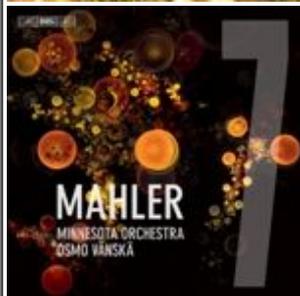
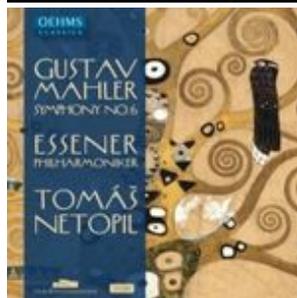
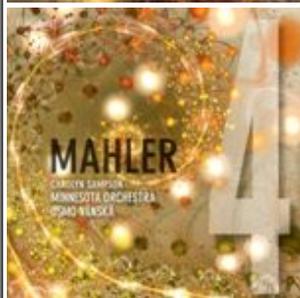
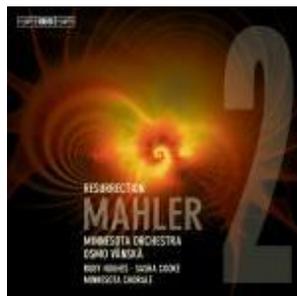
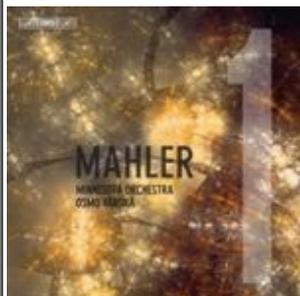
La *Deuxième* captée le 12 mars 2013 marquait la fin du mandat de près de dix ans **Gabriel Feltz** à la tête de l'Orchestre philharmonique de Stuttgart, durant lequel il a dirigé et enregistré bon nombre de symphonies de Mahler. Avec un sens dramatique aiguisé, il a le mérite d'aller droit à l'essentiel, sans s'encombrer de raffinements excessifs, avec des renforts vocaux de premier plan, tant la mezzo Tanja Ariane Baumgartner dans «Urlicht» que la soprano Chen Reiss et le Chœur philharmonique tchèque de Brno (album de deux disques *Dreyer Gaido* DGCD21116).

Dans une *Quatrième* du 20 janvier 1957 issue de l'inépuisable collection de radiodiffusions par la BBC constituée par Richard Itter, **Josef Krips** apparaît étonnamment pataud tandis que l'Orchestre symphonique de Londres, dont il avait été le *principal conductor* de 1950 à 1954, se montre sous un bien mauvais jour. Un naufrage que même Suzanne Danco, inhabituellement ampoulée, ne parvient pas à sauver (*Cameo Classics* CC 9112).

Dans sa collection «19th Century Classics» – pourquoi pas, si l'on considère comme au musée d'Orsay que le XIXe peut se prolonger jusqu'en 1914... – *SWR Music* réédite les deux premiers des cinq volumes réalisés pour *Hänssler* par **Roger Norrington** avec feu l'Orchestre radio-symphonique de la SWR de Stuttgart (regrettablement fusionné depuis avec son cousin de Baden-Baden et Fribourg), dont il fut l'avant-dernier *Chefdirigent* de 1998 à 2011. La *Quatrième* (septembre 2005), chiche en vibrato mais généreuse en portamento, bénéficie de textures allégées et de tempi allants. Même si chaque détail a sans nul doute été minutieusement réfléchi et documenté, le chef anglais va bien au-delà d'une approche purement musicologique, fait preuve de caractère, surprend, exagère aussi, au point qu'on se trouve parfois à la limite de la caricature. La soprano Anu Komsis est parfaitement en phase et joue le jeu (*SWR19524CD*). On ne s'ennuie pas davantage dans une *Cinquième* (janvier 2006) cursive et pittoresque, où Norrington met en valeur le caractère contrapuntique de l'écriture et démontre que l'*Adagietto* peut très bien «fonctionner» en moins de 9 minutes (*SWR19517CD*).

Brucknérien reconnu, **Herbert Blomstedt** se lance à l'assaut de la *Neuvième* en juin 2018 avec l'Orchestre symphonique de Bamberg, dont il est chef honoraire depuis 2006 – une formation dont tous les pupitres font ici étalage de leur splendeur. D'une grande hauteur de vue, sans excès ni démesure, respirant même une certaine sérénité, cette *Neuvième* ne s'abandonne pas aux excès postromantiques. On est sans doute habitué à un *Andante comodo* initial plus passionné, à un *Im Tempo eines gemächlichen Ländlers* plus vif, à un *Rondo. Burleske* plus mordant, mais l'intensité ne faiblit pas un instant, jusqu'à l'*Adagio* final, magnifiquement... brucknérien (album de deux disques *Accentus Music ACC30477*). Enfin, il ne faut pas oublier *Le Chant de la terre*, auquel le compositeur a accordé explicitement le sous-titre de «symphonie». En octobre 2018, **Vladimir Jurowski** et l'Orchestre radio-symphonique de Berlin, dont il est le *Chefdirigent* et directeur artistique depuis 2017, en donnent, sans forcer le trait, une version fidèle et de très bonne facture où Sarah Connolly s'impose par son aisance vocale et sa sobriété expressive, tandis que le vaillant Robert Dean Smith peine quand même parfois à lutter contre l'orchestre (*Pentatone PTC 5186 760*). SC

Mahler en studio





Mahler encore, mais cette fois-ci en studio, également pour plusieurs publications de ces derniers mois.

Osmo Vänskä et l'Orchestre du Minnesota, dont il est le directeur musical depuis 2003, poursuivent avec les *Première* (mars 2018), *Deuxième* (juin 2017), *Quatrième* (juin 2018) et *Septième* (novembre 2018) un cycle entamé en 2017 avec les *Cinquième* et *Sixième*: des interprétations très finement ouvragées, grâce à un superbe travail d'orchestre et une façon de scruter la partition à la loupe, qualités dont on sait que les revers sont le manque de naturel, l'impression que tout est soigneusement apprêté et léché, la tendance à la démonstration et au narcissisme. Cela dit, Mahler c'est de l'orchestre, et les amateurs ne seront pas déçus, particulièrement dans la *Septième*, tandis que les partenaires – la mezzo Sasha Cooke, la soprano Ruby Hughes et Chorale du Minnesota dans la *Deuxième*, la soprano Carolyn Sampson dans la *Quatrième* – sont aussi de haut niveau (SACD *Bis* BIS-2346, BIS-2296, BIS-2356 et BIS-2386).

Après la *Neuvième*, **Tomás Netopil** et l'Orchestre philharmonique d'Essen, où il est *Generalmusikdirektor* depuis 2013, en viennent en mai 2019 à la *Sixième*, dans la ville même où elle fut créée le 27 mai 1906. Voici encore une formation de très bon niveau et une interprétation non dépourvue de qualités, à laquelle on pourra seulement reprocher de manquer parfois de tension et d'incandescence, notamment dans un *Andante moderato* assez froid, et de s'abandonner un peu trop au *stop and go*. A noter, pour les mahléromanes: reprise dans le premier mouvement, Scherzo en deuxième position et deux coups de marteau dans le finale (album de deux disques *Oehms Classics* OC 1716).

Parmi les arrangements réalisés par la «Société d'exécutions musicales privées» fondée après la Première Guerre mondiale par Schönberg, figure celui de la *Quatrième Symphonie* par l'un de ses anciens élèves, Erwin Stein. Dans le même esprit, Michelle Castelletti (née en 1974) a adapté la *Dixième* pour un effectif similaire (flûte/piccolo, hautbois, clarinette, basson, cor, trompette, percussion, harpe, harmonium/piano et quintette à cordes, éventuellement à plusieurs pupitres, soit quatorze cordes pour le présent enregistrement). Mais pour cette symphonie, à ce travail d'adaptation s'ajoute nécessairement celui de la réalisation et même de l'achèvement de la partition, puisque Mahler ne put mener à bien que les premier et troisième mouvements: à cette fin, la compositrice et chef d'orchestre maltaise s'est plongée dans l'ensemble des sources publiées et manuscrites. Dans cette *Dixième* déjà très controversée et assez problématique, elle introduit donc aussi sa propre subjectivité – par exemple le recours à des percussions jamais utilisées par Mahler ou le choix de maintenir ce que d'autres éditeurs tiennent pour des erreurs de plume. Défendu par l'Orchestre de chambre de Laponie et **John Storgårds**, qui en est le directeur artistique depuis 1996, le résultat est consternant de laideur, à commencer par des

glissandi invraisemblablement vertigineux, qui, dès le sublime *Adagio*, évoquent davantage Dix que Klimt, tel un carnaval ou un cirque grotesque et criard, comme si Mahler préfigurait ici Hindemith (SACD *Bis BIS-2376*). Pour *Le Chant de la terre*, plutôt que de recourir à l'arrangement de chambre commencé en 1921 par Schönberg et achevé en 1983 par Rainer Riehn, qui a connu quelque succès ces dernières années, **Reinbert de Leeuw** (1938-2020) a préféré réaliser le sien en 2010, pour un effectif à peine plus large (quinze musiciens jouant de dix-neuf instruments, sans compter les percussions). «L'Adieu» conclusif n'en est que plus bouleversant quand on sait que le compositeur, pianiste et chef néerlandais est décédé le 14 février dernier, quelques jours après avoir terminé cet enregistrement. Et quel travail magnifique! Sans renoncer à toute puissance orchestrale, il joue aussi sur des sonorités arachnéennes, bien dans l'air du temps, celui de *Trois Poésies de la lyrique japonaise* de Stravinski ou des *Trois Poèmes de Stéphane Mallarmé* de Ravel. Il est vrai que l'ensemble bruxellois Het Collectief, déjà associé à de Leeuw pour un très bel album Janáček, confirme son excellence. Si Yves Saelens n'est pas toujours à l'aise, la voix posée et la retenue expressive de Lucile Richardot s'accordent bien à ce qui fait figure de testament de Reinbert de Leeuw (*Alpha 633*). *SC*

Falla un peu sage



Bien belle idée que de rendre hommage aux plus beaux chefs-d'œuvre pour orchestre de Manuel de **Falla** (1876-1946), tout de grâce et d'esprit: le soutien et l'admiration réciproques de Debussy et Ravel furent sans doute une des clés de l'éclosion de ce talent ibérique, qui explique son heureux maintien au répertoire de nos jours. On peut fait confiance au chef mexicain Carlos Miguel Prieto (né en 1965) pour donner du style à ces pièces délicieuses, même s'il reste limité par le niveau de l'Orchestre des Amériques. Créée en 2002 par un groupe privé, cette formation regroupe des jeunes musiciens de haut niveau, âgés entre 18 et 30 ans et recrutés dans plus de vingt-cinq pays. C'est donc l'occasion pour ces jeunes pousses de s'essayer à la discipline de l'orchestre, avant un recrutement dans une formation plus connue. On perçoit d'emblée les qualités individuelles, surtout parmi les solistes, même si l'ensemble reste trop souvent prudent. C'est surtout le cas dans le ballet *Le Tricorne* (1919), où l'on trouvera des versions concurrentes autrement plus enlevées et dynamiques, notamment les gravures historiques d'Ernest Ansermet. Le disque vaut toutefois pour la belle version des *Nuits dans les jardins d'Espagne* (1916), où le piano souverain de Jorge Federico Osorio (né en 1951) domine l'orchestre (*Linn Records CKD 825*). *FC*